

James Hyndman
L'aventure intérieure

Colette Lens

Volume 3, Number 3, Spring 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/10620ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les éditions Entre les lignes

ISSN

1710-8004 (print)

1923-211X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Lens, C. (2007). James Hyndman : l'aventure intérieure. *Entre les lignes*, 3(3), 16–19.

James Hyndman

L'aventure

Avec sa stature exceptionnelle, sa dégaine aristocratique et son charme indéniable, **James Hyndman** occupe une place bien à lui dans le monde du spectacle. À la scène ou à l'écran, il incarne avec panache des personnages aussi différents que Don Juan, Benoît Dumais (*Rumeurs*) ou Peter Malboro (*Le cœur a ses raisons*). Après d'intensives séances de textes à réciter encore et encore, il se plonge avec délectation dans la lecture de fiction.

PROPOS RECUEILLIS PAR COLETTE LENS
PHOTO JULIE DUROCHER

Entre les lignes : À quel moment la lecture est-elle entrée dans votre vie ?

James Hyndman : À partir de 7 ou 8 ans, je me souviens du *Club des Cinq* de la Bibliothèque Rose, de la série *Mystère* d'Enid Blyton que j'adorais. Quand j'ai eu 10 ou 11 ans, je me suis tapé tout Bob Morane. Puis j'ai lu tous les Arsène Lupin et les Sherlock Holmes, que j'ai d'ailleurs encore chez moi.

ELL : Vous venez d'un milieu cultivé, la lecture y était donc favorisée ?

J.H. : Oui. Il y avait des livres chez nous, mais ce n'était pas comme si on avait une vie culturelle à l'intérieur de la maison. Je me souviens de ma mère nous emmenant dans un sous-sol d'église à Hull. Nous revenions à la maison avec des boîtes entières de livres : des bandes dessinées, des livres de la Bibliothèque Verte, de la Bibliothèque Rose, *Le Dernier des Mohicans*, Jules Verne, etc.

ELL : Avec un père diplomate, vous avez beaucoup voyagé, quels sont les souvenirs de lecture attachés à ces déplacements ?

J.H. : De mes 13 à 15 ans, j'ai vécu à Cuba. J'y étudiais par correspondance avec la France. Pas d'école, pas de classe, pas d'amis... C'est là, à l'adolescence, que je me suis mis à lire comme un malade. La littérature a vraiment pris une place déterminante, cruciale, centrale, absolue. Entre la solitude, l'absence de télé, l'âge, les questionnements, la puberté. Certaines semaines, je pouvais lire un roman par jour. Je passais mes nuits entières à lire jusqu'à 4 ou 5 heures... La littérature était vraiment un moyen de me découvrir, de me connaître, de trouver des appuis.

ELL : Quels sont les auteurs associés à cette période ?

J.H. : C'était Camus, c'était Sartre. Il faut dire que dans le système français, on mettait beaucoup l'accent sur la littérature. Il fallait avoir lu Balzac, Zola, Hugo. Mais j'ai lu aussi quelques auteurs qui n'étaient pas au programme... Je suis notamment tombé amoureux de l'œuvre de Virgil Gheorghiu, un prêtre roumain orthodoxe qui avait écrit



intérieure

ce célèbre roman : *La 25^e heure*, dont on a d'ailleurs fait un film par la suite. Il y a eu aussi l'Allemand Erich Maria Remarque (*À l'ouest rien de nouveau*, *Les Camarades*, *Arc de triomphe*) qui a accompagné mon adolescence, même s'il n'était pas du tout à la mode...

ELL : Quels sont aujourd'hui vos genres ou auteurs de prédilection ?

J.H. : Le polar a toujours été une grande passion. Chez moi, il y a un pan de mur entier consacré au polar. Celui que je considère comme LE numéro un à l'heure actuelle, c'est Andrea Camilleri. Peut-être est-ce parce

que je suis allé en Sicile il y a des années et que c'est un pays que j'aime beaucoup. Ou encore parce que Camilleri est un homme qui a œuvré dans le théâtre toute sa vie, qu'il est à la fois metteur en scène et auteur dramatique.

ELL : Ce lien avec le théâtre est-il présent dans son œuvre ?

J.H. : Oui, certainement. Il y a la truculence des personnages. On n'est pas loin d'une espèce de farce, pleine de tendresse. Notamment dans *L'Opéra de Vigata*, dans lequel se disputent des factions politiques de la Sicile du début du siècle. On n'y retrouve pas son fameux commissaire Montalbano, mais c'est très théâtral.

ELL : Y a-t-il d'autres auteurs de polars qui ont votre faveur ?

J.H. : Je suis un très grand fan de Henning Mankell (*Les Morts de la Saint-Jean*, *Avant le gel*, *La Lionne blanche*). Le dépaysement est là aussi avec la Suède, la Scanie, les enquêtes, le dualisme de Mankell face à l'Afrique et à la Suède. Et ce que j'aime par-dessus tout chez lui, c'est le personnage du commissaire Kurt Wallander. Parce qu'il est... perdu.

ELL : Un antihéros ?

J.H. : Oui, mais les personnages de commissaires sont tous un peu des antihéros, fatalement. On ne peut plus inventer de flics « héros », ça ne passerait



PHOTO : JULIE DUROCHER / WWW.JULIEDUROCHER.COM / ASSISTANTE : MAUDE CHALUVIN / MAQUILLAGE : CYNTHIA VAILLANT

plus. Même le Montalbano de Camilleri n'est pas un héros du tout. C'est un personnage truculent, un mangeur, un goûteur, un épicurien, un esthète, mais mal dégrossi. Lui et Wallander sont des gars qui ne s'engagent pas complètement, des solitaires, un peu tout croches, pas très habiles au niveau des relations sociales, mais qui ont quelque chose d'authentique, une espèce de vérité qui les rejoint. Kurt Wallander est un homme qui se cherche, qui se néglige, qui grossit, qui est déprimé, et sa vulnérabilité, sa sensibilité à fleur de peau et ses manières de gros ours en font un personnage pas simplement attachant, mais bouleversant. J'ai rarement été à la fois fasciné par la construction, la toile de fond sociale et politique qu'on trouve chez Mankell et autant bouleversé par un héros.

ELL : Dans le cadre du récent Studio littéraire de la Place des Arts, vous avez, sans hésiter, choisi de lire des extraits de *L'Amour au temps du choléra* de Gabriel Garcia Marquez. Pourquoi ?

J.H. : Quand je l'ai relu, j'ai été un peu effrayé. Je me suis demandé si cela passerait bien en lecture publique. Je savais qu'il y avait là des espèces de fresques pleines de fantaisie. Comment trouver un passage qui ne soit pas que de la description sans tourner le dos à

l'écriture de Garcia Marquez qui est à son meilleur dans la description, dans les digressions ? Ce roman-là raconte la vie d'un homme amoureux d'une femme mariée. On passe à travers la vie des personnages jusqu'au moment des retrouvailles entre les deux amants. J'ai été bouleversé par cette histoire

« Ce moment-là, privilégié, où l'on est assis avec un livre qu'on aime et dans lequel on est plongé, c'est un plaisir qui par sa nature est unique, irremplaçable ! »

d'amour dont je me souviens de façon très vive. C'est pour ça que j'ai eu envie d'y retourner. J'en ai relu quelques passages hier et je crois que ça me bouleverse encore plus aujourd'hui qu'à l'époque.

ELL : Comment choisissez-vous vos lectures ?

J.H. : En lisant des magazines littéraires ou les sections livres des journaux. Parfois par des amis. Il n'y a pas très longtemps, Anne-Marie Cadieux m'a parlé de l'auteur catalan Enrique Vila-Matas et de son roman *Voyage vertical*. Je l'ai lu et j'ai adoré ça. C'est l'histoire d'un type qui est à la fin de

sa vie quand sa femme le quitte. Au lieu de sombrer dans la nostalgie, il part en voyage, et ce voyage géographique, le long du Portugal, sera aussi un voyage vertical, à l'intérieur de lui-même, pour découvrir qui il est. C'est fait avec énormément d'originalité, d'esprit. C'est un roman formi-

dable qu'on aime de plus en plus, au fur et à mesure qu'on le lit. Ça m'a tellement marqué que j'ai acheté un autre roman de Vila-Matas...

ELL : Les amis, c'est donc une bonne référence...

J.H. : Ce n'est pas toujours le cas... On m'avait parlé de *Luna Park* de Bret Easton Ellis, alors je l'ai lu, et sur le coup je me suis dit : Oh ! Brillant ! Et puis, une fois terminé, c'est passé... Par contre, Michel Houellebecq (*Plateforme, Les Particules élémentaires, La Possibilité d'une île*), oui, parce qu'il parle de la décadence de l'homme occidental. C'est sombre, et en même

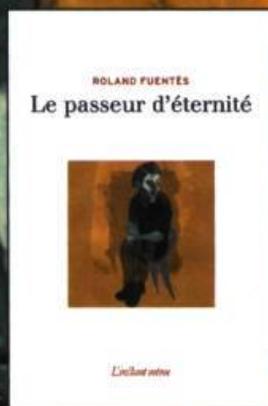
ROLAND FUENTÈS Le passeur d'éternité

C'EST DANS UNE FRANCE DÉCIMÉE PAR LA GRANDE PESTE QUE ROLAND FUENTÈS CAMPE LE FABULEUX PERSONNAGE DE MALADITE, BOURGEOIS COLLECTIONNEUR D'ŒUVRES D'ART :

« REVENDEUR À L'OCCASION, FIEFFÉ COQUIN DE SPÉCULATEUR SANS NUL DOUTE, MAIS CAPABLE DE S'ENTHOUSIASMER AVEC SINCÉRITÉ POUR LA CHOSE ARTISTIQUE. »

ROMAN
104 PAGES, 17 \$

L'instant même
NOUVELLES • ROMANS • ESSAIS



temps vraiment original. La présence du sexe dans son œuvre et cette recherche du plaisir, de l'extase, du désir n'excluent pas une recherche de l'amour. Ce n'est pas que le sexe pour le sexe... C'est aussi un portrait de société assez violent, mais pas gratuit. Je ne sens pas la recette fabriquée



ou le coup de gueule provocateur, ce que certains lui reprochent. Je pense vraiment que c'est un écrivain. Je l'aime beaucoup.

ELL : Y a-t-il d'autres auteurs dont vous aimeriez parler ?

J.H. : Oui, Martin Winckler. J'ai adoré *Les Trois Médecins* et surtout *La Maladie de Sachs*. On y voyage dans l'univers intime de tous ces gens, ces vieux qui habitent dans un village retiré à la campagne, dans leur petite misère. L'application avec laquelle le médecin cherche à alléger leur souffrance, c'est bouleversant ! Il y a des moments où je finissais un chapitre, j'étais en larmes et il fallait que je pose le livre... *L'Équilibre du monde* de Rohinton Mistry. Ça aussi, ça m'a pulvérisé... C'est une grande fresque romanesque comme on n'en fait plus. L'auteur est anglais, mais il est né en Inde et y a longtemps vécu. C'est un roman dévastateur... qui nous révèle les arcanes politiques, les magouilles, les castes. C'est magistral comme portrait d'un monde que je ne connaissais pas.

ELL : Quel point commun voyez-vous entre tous les livres qui vous ont marqué ?

J.H. : Ils sont faits avec intelligence et profondeur, et l'on peut sentir qu'à travers ces romans, on est connecté à une quête profonde, dans le sens vraiment large du terme. Une quête de liberté, avec des personnages qui cherchent à dépasser quelque chose, à s'extraire de quelque chose, à s'affranchir pour pouvoir se trouver, se définir, se réaliser... être.

ELL : Un chemin de vie en quelque sorte ?

J.H. : Oui, parce que c'est ce que l'on fait tous. On essaie comme on peut de se frayer un chemin à travers l'existence, d'avancer et d'avoir accès le plus possible à soi, aux autres, à une communion, à un apaisement, à l'amour, à l'harmonie, mais ce n'est vraiment pas facile. On en arrache quand même ! Mine de rien, même s'il y a de beaux moments, c'est *tough* de vivre dans un monde où il y a plein d'artifices, plein de choses qui nous distraient, qui nous éloignent... C'est un cliché de le dire, mais c'est vrai qu'on est très pressés. On vit dans un monde où l'on doit satisfaire nos désirs très rapidement. Où l'on accepte de moins en moins le principe de réalité, comme dirait Freud, et l'on est de plus en plus dans celui du plaisir : c'est tout, tout de suite, maintenant !

ELL : Si le livre n'existait pas, y aurait-il quelque chose pour le remplacer ?

J.H. : Non, parce que le livre, c'est être avec l'autre en étant seul. Difficile de trouver autre chose qui remplace ça. On peut regarder un film, mais ce n'est pas contemplatif, méditatif. La littérature est une aventure intérieure. Avec le cinéma, on est voyeur, ça nous touche aussi, mais c'est vraiment différent. Ce moment-là, privilégié, où l'on est assis avec un livre qu'on aime et dans lequel on est plongé, c'est un plaisir qui par sa nature est unique, irremplaçable ! *

LES CHOIX DE JAMES HYNDMAN



L'AMOUR AU TEMPS DU CHOLÉRA
Gabriel Garcia Marquez
Le Livre de Poche,
2004



LA MALADIE DE SACHS
Martin Winckler
Gallimard,
2005



LE VOLEUR DE GOÛTER
Andrea Camilleri
Pocket,
2002



LES PARTICULES ÉLÉMENTAIRES
Michel Houellebecq
J'ai lu,
2005



LE VOYAGE VERTICAL
Enrique Vila-Matas
10/18,
2005



LES MORTS DE LA SAINT-JEAN
Henning Mankell
Seuil,
2003



L'ÉQUILIBRE DU MONDE
Rohinton Mistry
Le Livre de Poche,
2001